

Sigmund
Freud
Lettres
à ses enfants

INÉDIT

Extrait de la publication

Aubier

Psychanalyse

**« Ce fut pour moi une expérience précieuse
que d'apprendre tout ce qu'on peut recevoir
de ses propres enfants. »**

(Lettre à Ernst, 3 novembre 1928)

La correspondance (1907-1939) de Sigmund Freud avec ses cinq premiers enfants, Mathilde, Martin, Olivier, Ernst et Sophie – Anna, la cadette, ayant fait l'objet d'une publication séparée – permet de découvrir quel père a été l'inventeur de la psychanalyse et d'observer l'homme à distance de sa théorie et de sa pratique analytique.

Freud n'était pas un père au quotidien, et son activité professionnelle l'éloignait de ses enfants. Mais il veillait à rester pour eux un soutien inaliénable, alors même qu'ils étaient devenus adultes. Il manifestait à leur égard une humanité profonde et palpable, une générosité

Sigmund Freud

Lettres à ses enfants

débordante. Jamais il ne leur opposait une attitude moralisante. Au-delà de l'aide bienveillante, financière, psychologique et médicale, il contrebalançait son autorité par une écoute, une compréhension, une souplesse constantes. En

patriarche, il avait « un besoin urgent à la vie à la mort » du sentiment que ses enfants « aient ce qu'il leur faut ». Au risque peut-être de les maintenir dans la dépendance.

Certains traits de la pensée scientifique de Freud s'éclairent de ce jour nouveau. La même franchise face aux questions d'argent ou de sexualité, le même attachement à comprendre l'autre, la même tolérance envers l'humain... Aucune autre source que ces paroles paternelles n'exprime mieux la cohérence qui existe entre la personne de Freud et son œuvre.

*Docteur en sociologie, **Michael Schröter** a réalisé l'édition critique de cette correspondance. Il est également l'éditeur des lettres de Freud à Wilhelm Fließ (Fischer, 1986 ; PUF, 2006) et de la correspondance entre Freud et Max Eitingon (Diskord, 2004 ; Hachette littératures, 2009).*

Traduit de l'allemand par Fernand Cambon

Aubier | Psychanalyse

Extrait de la publication

LETTRES À SES ENFANTS



Sigmund Freud, 1913
(dessin au crayon de John Philipp)

Sigmund Freud

LETTRES À SES ENFANTS

Édition de
Michael Schröter

avec la collaboration de
Ingeborg Meyer-Palmedo et Ernst Falzeder

Traduction de l'allemand par
Fernand Cambon

Aubier

Titre original : *Unterdeß halten wir zusammen. Briefe an die Kinder*

© Aufbau Verlag GmbH & Co. KG, Berlin, 2010.

© Flammarion, 2012, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7007-0420-4

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous avons choisi de reproduire le plus fidèlement possible les lettres de Freud : mots soulignés, abréviations, ponctuation, majuscules et minuscules, graphie des dates.

Une table des abréviations employées en notes de bas de page est disponible à la fin du volume.

Les références des notes renvoient, sous une forme abrégée (nom d'auteur et date de publication), à la bibliographie figurant également en fin de volume.

INTRODUCTION

Un père écrit à ses enfants. Il leur écrit quand ils prennent des vacances en des lieux différents des siens, quand ils sont en cure ou quand, pour des raisons de santé, il est lui-même en voyage. Il écrit à ses fils soldats au front, à sa fille, qui s'est mariée à l'étranger, à ses fils, qui ont déménagé à l'étranger, parce qu'ils y avaient de meilleures opportunités professionnelles que chez eux. Après la mort de sa fille, il écrit à son beau-fils devenu veuf, qui, en charge de ses deux fils, est débordé, et à une belle-fille pour la remercier de photos de famille. Il demande à ses enfants de menus services, envoie à ses petits-enfants des vœux d'anniversaire auxquels il joint un billet de banque. Il fixe des rencontres, donne des conseils lors d'urgences financières et médicales, tient ses enfants au courant des nouvelles familiales les plus récentes et veut être tenu au courant par eux. Qu'y a-t-il de remarquable dans tout cela ? Pourquoi devons-nous lire ces lettres ? Sont-elles arrachées à la trivialité parce qu'elles ne sont pas de n'importe qui mais du fondateur de la psychanalyse, Sigmund Freud¹ ?

Cadre biographique

À l'époque où commence la correspondance ici présentée pour la première fois, c'est-à-dire vers 1907, Freud avait déjà franchi le seuil

1. Dans cette introduction, en dehors de citations, ne sont étayées que des informations qui sont issues de sources non publiées. Fondamental : Jones I-III, MaF, F/AF ; abondant : F/MB ; F/Voy, F/E, F/Fer, Gösde 2005, Molnar 1996, Young-Buehl 1995 ; bavard : Roazen 1993 ; problématique : Weissweiler 2006. Autres

de son cinquantième anniversaire. Il était marié depuis vingt ans avec Martha, née Bernays. Dans ce mariage, un fils ambitieux d'immigrants viennois juifs de l'Est s'était uni à une fille de l'establishment juif de Hambourg – issue il est vrai d'une branche sur laquelle une peine de prison du père de Martha avait jeté une ombre. Les années difficiles des fondements de leur foyer et la crise qu'avait traversée la pratique neurologique de Freud dans la seconde moitié des années 1890, lorsqu'il s'était spécialisé dans la procédure nouvelle, choquante et coûteuse, de la psychanalyse, appartenaient désormais au passé. Depuis septembre 1891, il vivait dans l'appartement situé au premier étage de la Berggasse 19, qu'il conserva jusqu'à son émigration en 1938. Il avait obtenu le titre de professeur, était sur le point de devenir un coryphée international très demandé et percevait des honoraires de spécialiste élevés auprès de patients privés fortunés. Dans la famille, comme cela fut constaté par un observateur¹, on cultivait le style d'un « milieu patricien conscient de lui-même ». L'aisance croissante de Freud s'exprimait en particulier par le fait qu'il pouvait maintenant se payer des vacances d'été de plus de deux mois, ce qui était l'usage dans la bourgeoisie viennoise supérieure de l'époque, et qu'il prenait ses quartiers dans des lieux de villégiature réputés du Tyrol du Sud, qui appartient jusqu'en 1918 à l'Autriche. Si ce n'est à des fins de repos, lui-même profitait des vacances pour écrire, mais il entreprenait aussi régulièrement des voyages de plusieurs semaines sans sa famille, qui le conduisirent par exemple à Rome, en Sicile ou à Athènes.

Freud avait besoin de beaucoup d'argent, parce qu'il avait beaucoup de personnes à nourrir. Outre les enfants, qui étaient nés entre 1887 et 1895 – Mathilde, Martin, Oliver, Ernst, Sophie et Anna –, sa propre famille comprenait également la sœur de sa femme, Minna Bernays, qui, à partir de 1896, vécut en permanence à la Berggasse et, au titre de « tante », représentait dans la vie de ses enfants une grandeur à peine moins fixe que la mère. Une cuisinière et une bonne faisaient également partie de la maisonnée, et, tant que les enfants furent petits, une bonne d'enfants ou une préceptrice, qui, jusqu'à l'entrée au lycée, assumait une part importante de l'instruction. Et, comme si cela ne

nombreux renvois bibliographiques dans les notes de l'édition qui suit. – Les lettres éditées sont en totalité citées avec le numéro qui les accompagne (« 7-Math », « 342-SophMax », etc.).

1. Wald., p. 29.

suffisait pas, Freud dut prendre en charge financièrement sa mère ainsi qu'une sœur célibataire, Adolfine (« Dolfi »), qui s'occupait de sa mère. Il soutint en outre plus tard au moins ses deux sœurs Pauline (« Pauli ») et Rosa, qui étaient devenues respectivement veuves depuis 1900 et 1906¹, son frère cadet Alexander (dont le nom dans la famille était réduit à « oncle »), brillant expert dans le domaine des transports, assumant la moitié de la charge, pour ce qui était de la mère et des sœurs.

Entre-temps, ce n'est pas seulement la pratique de Freud qui prospéra ; sa doctrine de l'inconscient et du rôle central de la sexualité dans la genèse des névroses ainsi que dans le développement humain en général se répandit de plus en plus, tant pour être reconnue que rejetée. Après la publication des *Études sur l'hystérie* (en 1895, avec Josef Breuer), Freud avait vécu dans un profond isolement scientifique, qui ne fut atténué que par son étroite amitié avec le médecin berlinois Wilhelm Fliess. Les œuvres qu'il écrivit dans les dix années suivantes, surtout *L'Interprétation du rêve* (1900), *la Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), et *les Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905), tous ouvrages fondamentaux de la psychanalyse, ne trouvèrent d'abord dans le public spécialisé guère de résonance ; le groupe d'élèves qu'il rassembla autour de lui à Vienne à partir de 1902 ne comprenait fin 1905 qu'une douzaine de personnes. Le grand tournant survint en 1905-1906, lorsque les psychiatres qui dépendaient de la chaire et de la clinique d'Eugen Bleuler à Zurich – outre le patron lui-même, surtout Carl Gustav Jung – prirent contact avec lui et lui firent allégeance. C'est à partir de Zurich que la psychanalyse fut introduite dans le débat psychiatrique actuel ; c'est de là que vinrent les élèves qui diffusèrent l'œuvre de Freud dans d'autres pays – Allemagne, Hongrie, Pays-Bas, Angleterre, États-Unis ; c'est de concert avec les Zurichois que fut fondée la première revue psychanalytique, organisé le premier congrès international et finalement instituée en 1910 l'Association psychanalytique internationale (API), subdivisée en groupes nationaux ou locaux.

Comme cela ressort des lettres qui suivent, les enfants de Freud prirent tout à fait part à sa vie professionnelle et à l'essor du mouvement qu'il avait créé, même si ce fut dans une mesure variable. Ils connurent au moins quelques-uns de ses patients – Mathilde fantasma même qu'elle pourrait épouser l'un ou l'autre –, côtoyèrent les adeptes

1. Wald., p. 15 ; à partir de 1920 vint s'y ajouter la sœur berlinoise Maria (« Mitzi ») (par exemple, 200-Ernst).

zurichois en hôtes de la maison, et lurent ses ouvrages de vulgarisation. À dix-sept ans, Mathilde était au fait de la « méthode thérapeutique de papa » ; petit garçon, Martin essayait de participer de la gloire de son père en se présentant par les mots : « Martin Freud, fils aîné de Sigmund Freud ». Toutefois, les trois fils choisirent des études éloignées du champ de travail paternel : Martin devint juriste, Oliver ingénieur, Ernst architecte. Comme Martha Freud s'en souviendrait en sa vieillesse : « Selon le vœu exprès du père, en effet, aucun de ses fils ne lui a emboîté le pas ; dans le cas de sa fille Anna, il ne put l'empêcher¹. » Anna fut au total la seule fille qui suivit une formation professionnelle et exerça de fait une profession (d'abord comme institutrice). Pour ses deux sœurs aînées, le mariage fut le but de leur vie, qu'elles atteignirent en 1909 et 1913 à vingt-deux et vingt ans. Leurs maris étaient des hommes d'affaires juifs, un marchand viennois et un photographe de Hambourg.

La Première Guerre mondiale fit irruption dans ce cours ascendant des choses. Le travail scientifique de l'école de Freud fut au bord de l'extinction, les revues psychanalytiques ne survécurent que parce que, pendant les premières années de guerre, la pratique de Freud connut un tel recul qu'il avait plus de temps qu'il n'en fallait pour écrire et pouvait remplir ces cahiers de ses propres contributions. Ses fils (et son beau-fils Max Halberstadt, le mari de Sophie) durent, bien sûr, partir à l'armée ; Martin devança même son appel, sans nécessité. Il fut seul à passer la plus grande partie de la guerre au front, les deux autres échappèrent à ce destin tôt ou tard. Tous restèrent en vie, sains et saufs. Ce n'est qu'au début de 1920 que la famille dut payer malgré tout encore un tribut à la guerre lorsque Sophie, à coup sûr affaiblie par le mauvais ravitaillement de l'époque, succomba à la grippe à Hambourg, laissant derrière elle deux enfants, l'un âgé d'un an et l'autre d'à peine six.

Après la guerre, le mouvement psychanalytique eut tôt fait de se remettre en branle. En 1920 fut organisé un congrès international à La Haye, le suivant en 1922 à Berlin. Freud dirigeait les affaires de l'API en coulisse avec l'aide d'un « comité » constitué de ses élèves les plus proches. Grâce à des sponsorisations venues de Hongrie (Anton von Freund) et de Berlin (Max Eitingon), il put fonder et gérer une maison

1. 4-Math (Mathilde fantasma), Gösde 2005, p. 274 (« méthode thérapeutique de papa ») ; Wald. p. 17 (Martin) ; Martha Freud/Reiss, 17. 1. 1950 (SFP/LoC).

d'édition psychanalytique. À Berlin fut instaurée une polyclinique, cellule germinale du premier institut d'enseignement de l'école de Freud. Freud lui-même échappa aux pires pénuries de l'après-guerre en vendant son temps de travail pour une large part à des étrangers : Anglais, Suisses et Américains, au début aussi à des Allemands qui le payaient en devises. Par suite de l'expansion internationale de la psychanalyse, qui, après la Première Guerre mondiale, prit un essor puissant, il fit, dans sa pratique, basculer l'accent d'analyses thérapeutiques sur des analyses didactiques. Les travaux qu'il écrivit dans les premières années d'après-guerre apportèrent une fois de plus et en profondeur une modification et un élargissement de la théorie, surtout moyennant la conception nouvelle des instances psychiques du moi, du ça et du surmoi, qui culmina en 1923 dans Le Moi et le Ça.

Pour ses fils, la fin de la guerre coïncida avec l'entrée dans la vie professionnelle, qui fut rendue très difficile par la crise économique qui sévissait alors en Autriche et en Allemagne. Martin, qui avait passé un doctorat en droit, entra dans les affaires bancaires ; Oliver eut du mal à trouver un travail approprié d'ingénieur, tandis qu'Ernst put s'installer comme architecte relativement vite. Tous trois se marièrent avant le printemps 1923 – Martin à Vienne, Ernst et Oliver à Berlin, où ils avaient déménagé parce que la situation économique y paraissait un peu moins dépourvue de perspectives qu'à Vienne ; Freud était content qu'ils se fussent « tirés de l'Autriche¹ ». Leurs femmes étaient issues de familles juives très aisées (Martin et Ernst) ou jouissant d'une très bonne situation (Oliver) ; elles offrirent bientôt aux grands-parents leurs premiers petits-enfants. Deux des couples devinrent manifestement heureux ; seul Martin se brouilla de plus en plus avec sa femme. Dans le cas d'Ernst, il est clair qu'il dut son succès professionnel dans une mesure non négligeable aux relations de son père, au réseau international de la psychanalyse. Mais le beau-fils Max profita aussi, en tant que photographe officiel de Sigmund Freud, de sa gloire croissante.

Tandis que l'école de Freud connaissait de plus en plus de succès dans les années 1920 comme lieu de science, de formation et de pratique thérapeutique, l'année 1923 infligea personnellement à Freud une autre césure douloureuse : fumeur de cigares passionné, il avait contracté un carcinome, qui exigea une ablation partielle du palais, des maxillaires supérieur et inférieur, et l'implantation d'une prothèse.

1. F/Alex, 28 juillet 1923.

À partir de là, Freud fut handicapé de manière permanente pour manger, boire, entendre et parler. Sa vie ne cessa d'être dominée par le souci d'améliorer le fonctionnement insatisfaisant de la prothèse ; il alla à cette fin consulter quatre fois entre 1928 et 1930 un spécialiste berlinois. Tout aussi accablant fut l'enchaînement d'opérations ultérieures, surtout après qu'en 1931 la première récurrence précancéreuse se fut manifestée. Il dut réduire sa pratique à environ deux tiers de son volume antérieur (5 à 6 au lieu de 8 à 9 heures d'analyse). Sa production écrite recula aussi ; sa thématique se déplaça sur des questions de philosophie et de théorie culturelle (*Le Malaise dans la culture*, 1930).

Malgré ces restrictions dans son travail, Freud resta si aisé que, de 1924 à 1937, il put louer chaque fois pour les vacances d'été (c'est-à-dire 3 à 6 mois) une villa confortable à proximité de Vienne ou dans un faubourg. Pour des raisons de santé, il dut désormais renoncer à voyager. Pendant la crise économique du début des années 1930, il fut en mesure de soutenir financièrement Martin, Oliver et aussi ses deux beaux-fils, qui tombèrent dans la misère. Début 1932, il opéra des versements considérables pour sauver de la banqueroute la Maison d'édition psychanalytique. Il le fit en particulier dans l'intention de préserver son aîné du chômage ; car, en 1932, Martin devint directeur de la Maison d'édition et du coup, après Anna, laquelle, à partir de 1922, connut une ascension fulgurante en tant qu'analyste et figure de proue de l'API, celui des enfants de Freud qui profita le plus ouvertement de la psychanalyse. De son cas à lui, qui n'avait aucune qualification pour le travail éditorial, ressort avec une netteté particulière la manière dont Freud gérait son œuvre à l'instar d'une entreprise familiale, à proportion des ressources croissantes qui s'en dégageaient.

La catastrophe globale que représenta la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes en 1933 en Allemagne et en 1938 en Autriche eut aussi des conséquences catastrophiques pour la psychanalyse, pour Freud lui-même et pour sa famille. Les deux principaux centres de l'école de Freud, à Berlin et à Vienne, rapetissèrent jusqu'à l'insignifiance ou cessèrent d'exister, après que leurs membres juifs eurent émigré. Les fils de Freud Oliver et Ernst, qui résidaient à Berlin, émigrèrent dès 1933 avec leurs familles en France ou en Angleterre. Lui-même émigra après l'Anschluss avec sa femme, sa belle-sœur et les trois autres enfants à Londres ; ses trois sœurs restèrent à Vienne et périrent en 1942 dans les camps nazis. Pour le vieil homme marqué par le

cancer s'accomplit en 1939, peu après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale le vœu « to die in freedom¹ ».

Les lettres de Freud aux enfants

Les lettres conservées de Freud à ses cinq enfants les plus âgés – de Mathilde à Sophie –, qui sont réunies dans ce volume, commencent pour l'essentiel entre 1907 et 1918 (dans le cas d'Oliver, pour des raisons particulières, seulement en 1924). Au moment où s'engagea leur correspondance respective, les fils et les filles étaient âgés de dix-neuf à vingt-six ans – certes pas encore tout à fait adultes, mais définitivement sortis de l'enfance. Tous étaient sur le point de quitter la maison parentale, ou venaient de le faire. Chez les filles, ce pas était directement associé au mariage ; et les fils fondèrent aussi leur foyer peu après. Le gros des lettres reproduites ci-dessous (si l'on fait abstraction des salutations jointes aux petits-enfants) s'adresse à des adultes qui vivent leur propre vie.

Ce cadrage commun donne au corpus épistolaire ici présenté une touche relativement homogène – si grande que soit par ailleurs la différence entre l'échange continu avec les trois enfants qui déménagèrent de Vienne à Hambourg ou Berlin et les communications sporadiques adressées aux deux qui étaient restés sur place. Il distingue en même temps les lettres que Freud écrivit à ses enfants les plus âgés (et à leurs conjoints) de celles qu'il adressa à sa fille cadette. Anna resta célibataire, ne quitta jamais la maison parentale ; les lettres qui lui sont adressées et qui ont été conservées commencent alors qu'elle n'a pas encore quinze ans. En outre, dans son cas, on a conservé les lettres associées, ce qui n'est qu'exceptionnel pour ses frères et sœurs. Enfin, chez elle se mêlent les registres familial et scientifico-professionnel, car après une période transitoire elle devint active dans le champ de travail de son père. C'est pourquoi il est objectivement justifié que la correspondance entre Sigmund et Anna Freud ait fait l'objet d'une publication séparée². La particularité des cinq séries de lettres de ce volume tient à ce qu'elles

1. « mourir en paix ». [N.d.T.]

2. *Briefwechsel (1904-1938)*, éd. I. Meyer-Palmedo, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2006 ; *Correspondance 1904-1938*, préface d'Élisabeth Roudinesco, trad. Olivier Mannoni, Fayard, 2012.

montrent Freud en tant que père d'enfants adultes, et ce en quelque sorte à l'état pur, sans trop d'interférences des destinataires ni d'interventions de thèmes professionnels.

Dans ce qui suit sont éclairés quelques aspects qui leur sont de ce point de vue communs¹. Des informations sur les traits individuels, sur la vie des enfants et leurs professions, leurs conjoints, leurs singularités, et sur la relation que Freud entretenait avec eux, sont présentées sous forme d'esquisses spécifiques avant la reproduction de chaque groupe de lettres.

Du contexte de la vie familiale dans lequel ces liasses de lettres trouvent place font partie non seulement les lettres associées des enfants, pour la plupart perdues, mais aussi leur correspondance avec leur mère (et leur tante). Car Freud lisait aussi les nouvelles qui parvenaient à Martha, et était informé de ce que celle-ci répondait ; quand il se plaint par exemple du long silence des enfants, il utilise la première personne du pluriel, parfois il répond lui aussi à des lettres adressées à la mère. Bref, le maintien de relations familiales avec les absents était une tâche des deux parents. D'un cas – Ernst et Lucie –, dans lequel de nombreuses lettres de Martha sont conservées ou accessibles², on peut même conclure que cette dernière a écrit plus souvent et plus abondamment que son mari. Étant donné la position patriarcale de Freud, cela n'est pas surprenant ; Lucie aussi était l'épistolière patentée dans la famille. Ce qui est plutôt étonnant, c'est la part que prit Freud, malgré son activité professionnelle très absorbante, à ce travail de communication. On peut repérer dans ce fait à quel point il éprouvait lui aussi le besoin de maintenir constamment en vie et bien présent le réseau des liens familiaux. « En attendant, nous nous serrons les coudes », écrivait-il à son beau-fils de Hambourg l'année qui précéda l'irruption de la catastrophe nazie³. La famille était manifestement pour lui, à côté de sa profession et de la science, la valeur la plus haute. Dans la correspondance avec ses enfants se manifestait une culture juive (ou peut-être plutôt bourgeoise ?) de la relation, sur le modèle de laquelle, du reste, Freud promut l'expansion de la psychanalyse.

1. Au sein de ce cadre sont résumées des réflexions qui sont plus développées et étayées de manière plus approfondie dans un essai antérieur (Schröter 2008).

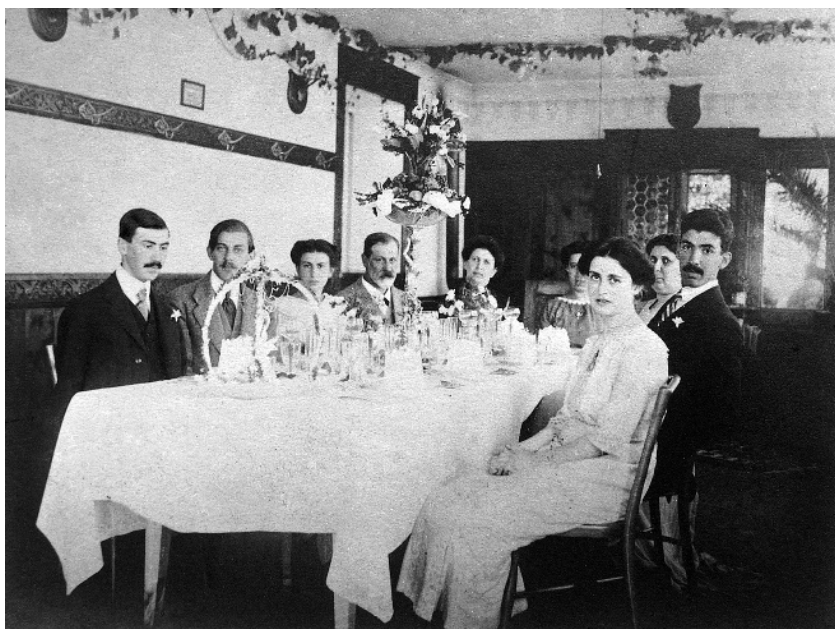
2. Elles se trouvent dispersées in UE et FML ; une liasse comparable, issue du legs de Sophie et Max, se trouve en possession de Peter Rosenthal.

3. 504-Max.

Il est vrai que, chez d'autres scripteurs, les éléments dont est faite la communication familiale – l'échange de nouveautés, les protestations d'attachement et bien d'autres choses encore – restent privés et inintéressants, triviaux pour les personnes non concernées. Sur ce chapitre, les proches de Freud ne représentent pas une exception. C'est pourquoi, dans la présente édition, les lettres associées des enfants, même dans les rares cas où l'on en dispose, ne sont restituées qu'au titre d'exemples ou d'extraits et les lettres complémentaires de Martha (et Minna) sont tout à fait laissées de côté. Seule une personnalité particulièrement concentrée et au profil marqué comme celle de Freud parvient à conférer à des communications quotidiennes une empreinte vigoureuse sans cesse renouvelée, qui peut également exercer un attrait sur des tiers – indépendamment de l'intérêt que nous portons dans toutes les manifestations de son existence à un esprit de sa dimension. La qualité singulière du style de Freud fournit une partie de la réponse à la question, posée d'entrée de jeu, de savoir pourquoi il pourrait valoir la peine de lire les lettres privées réunies dans ce volume.

Une série de thèmes est récurrente dans les lettres qui suivent, à l'instar de leitmotive, par exemple l'arrangement de rencontres, la demande de menus services, l'annonce de cadeaux ou les remerciements après réception. Tout cela relève, outre la communication en un sens plus étroit, des maillons de la relation familiale. Cependant, par-delà ce registre, il y a deux domaines saillants où Freud prend la parole de manière régulière et appuyée, et qui peuvent avoir rang d'apanage paternel. L'un était la santé – à propos de quoi reste indécidée la question de savoir si Freud se sentait compétent pour cet aspect de la vie plus comme patriarche ou plus comme médecin. Quand, par exemple, en 1920, il fut d'avis qu'Ernst jeune marié devait combattre son catarrhe pulmonaire par une cure thermale de plusieurs mois en Suisse, il mobilisa toute son autorité pour persuader son fils, lequel ne put qu'obtempérer.

L'autre domaine d'élection de la compétence paternelle fut l'argent. On est frappé par le fait que Freud n'a cessé d'épauler financièrement ses enfants, même après qu'ils furent devenus adultes et autonomes. Un ami d'école de Martin, Hans Lampl, qui depuis 1901 avait ses entrées dans la famille, remarqua que Freud « avait un sens de la famille très fort » ; il ajoute : « je serais tenté de dire : juif. La famille, on ne la laisse pas en plan, la famille, on s'en soucie, la famille, on la renfloue aussi financièrement ». Une fois de plus, il est difficile de trancher entre



Famille Sigmund Freud, noces d'argent 1911
(à partir de la gauche : Oliver, Ernst, Anna, Sigmund, Martha, tante Minna,
Martin, Sophie)

la part spécifiquement juive de cette position et la part universellement bourgeoise ; Freud lui-même repérait en lui « ce sentiment que les enfants aient ce qu'il leur faut, sentiment dont un père juif a un besoin urgent à la vie à la mort¹ ». C'est à partir de ce besoin en tout cas qu'il aida ses fils et ses beaux-fils pendant les phases de chômage ou quand les frais d'une cure thermale excédaient leurs possibilités. Avec un tact délicat, il inventait des biais toujours nouveaux pour désamorcer ce que l'aide pouvait avoir d'humiliant. Mais peut-être, par sa générosité débordante, a-t-il également maintenu ses enfants – ou nombre d'entre eux, comme surtout Martin – dans sa dépendance. Il est vrai que, dans son dernier testament, il n'a fait de legs qu'à sa femme ; quant aux droits d'auteur à venir sur ses œuvres, il en a fait don à ses petits-enfants.

C'est principalement dans la relation avec ses fils (et avec les époux de ses filles) que le thème de l'argent joue un rôle. Cela va de pair avec le patriarcalisme traditionnel de Freud, pour qui profession et gain d'argent étaient l'affaire des hommes, tandis qu'incombait à la femme

1. Lampl-Int., p. II/4 ; F/Fer I, p. 236.

le rôle d'épouse, de mère et de ménagère. Tout à fait en accord avec cette position, il y a dans ses lettres aux enfants un autre domaine qui concerne au premier chef les filles : choisir un partenaire et se marier. Tandis que, manifestement, le soin de la recherche d'une femme appropriée était laissé aux fils, Freud était, dans le cas de ses filles, particulièrement attentif à ce qu'elles choisissent des partenaires sur lesquels il pût donner son assentiment. Les candidats devaient être en mesure de nourrir leur famille, ils devaient ne pas souffrir de maladies héréditaires, et ils devaient être juifs¹. En même temps, il refusait la tradition juive (ou bourgeoise) des mariages arrangés et était partisan de la norme moderne qui veut que les jeunes femmes aussi se marient de manière autodéterminée et selon leur inclination. Il préservait avec un tact remarquable l'équilibre entre un sens patriarcal de la responsabilité et la prise en considération des droits des filles à disposer d'elles-mêmes.

Martin Freud a écrit un livre de souvenirs sur son père. Il y souligne que ce dernier s'intéressait, certes, profondément à ses enfants, mais qu'en dehors des vacances il n'était pas disponible pour eux au quotidien. Hans Lampl rapporte : « Il émanait de lui un sérieux mystique qu'il était interdit de percer » ; « jouer à quelque chose avec ses enfants, comme le font d'autres pères, il ne le pouvait pas ». Mais l'envers de cela était, comme Martin le raconte à son tour, qu'il y avait, dans la maison Freud, un principe déclaré : dans des situations d'urgence, les enfants pouvaient se tourner vers « papa » et solliciter absolument son attention et son aide : « quand nous avons vraiment besoin de lui, il descendait de ses hauteurs olympiennes pour nous sauver », en paroles et en actes. Ce modèle, tiré de la vie domestique commune, se prolongeait aussi, comme le montrent les lettres qui suivent, dans les relations que le père entretenait avec ses enfants adultes. On le voit non seulement dans les moments d'urgence matérielle, mais plus encore pendant les crises psychiques, lors desquelles Freud essayait, en y engageant toute sa personne, d'assister un enfant – par exemple Sophie, qui se tourmentait d'être tombée enceinte une troisième fois sans l'avoir voulu, ou son mari Max, qui avait contracté au front une « névrose de guerre ». Les « lettres de crises », dont il existe quelques exemplaires, font saillie sur fond de communication quotidienne et constituent des points culminants du présent volume. Elles témoignent d'une manière particulière-

1. Dans les lettres qui suivent, cette condition n'est pas exprimée. Pour une attestation pertinente, relative à Mathilde, cf. *infra*, p. 31.

ment impressionnante des efforts constants que Freud déploya en vue de soutenir ses enfants, pour les remettre sur pied au besoin et pour les ancrer dans la solidarité familiale¹.

Du sérieux qu'irradiait Freud faisait partie un éthos de sincérité. Celui-ci était associé à un idéal d'absence d'illusions, qu'il défendait autant à l'égard de ses enfants que dans la théorie psychanalytique et dans la pratique de sa propre vie, par exemple face à la vieillesse et à la maladie. Dans l'esprit de cet éthos, il exigeait de ses enfants de la franchise et parlait avec eux avec franchise. Comme le raconte Martin, Freud avait une telle manière de regarder son interlocuteur droit dans les yeux qu'il devenait impossible de lui mentir. Cependant, le principe de la franchise n'avait chez lui rien de harcelant, il était l'expression d'un respect face à ses enfants. Ceux-ci pouvaient bien éprouver une appréhension envers leur père, ils savaient en même temps qu'il n'exigeait aucune soumission, qu'au contraire il les acceptait inconditionnellement. Si clairement qu'il leur dît son opinion, il admettait aussi qu'ils eussent des raisons de ne pas le suivre. Lorsque Mathilde faisait les yeux doux à tel ou tel patient de Freud comme candidat au mariage, il lui décrivait l'essence du « transfert », lequel dévalorisait a priori l'intérêt des jeunes hommes. Et lorsque, peu après, elle trouva son futur époux, il lui fit certes part des réserves que lui inspirait l'élu – mais sans attenter à son droit à l'autodétermination et sans la décourager. En août 1914, il se donna du mal pour dissuader son aîné tête brûlée de se porter engagé volontaire ; lorsque Martin ne se laissa pas dissuader, il approuva sa démarche expressément².

C'est le même éthos de franchise qui nourrissait l'attention que Freud portait au corporel, aux questions de santé, mais aussi à la sexualité. Dans ses lettres aux enfants, le sexuel est thématiqué, peut-être contre ce à quoi l'on s'attendrait, avant tout envers ses filles, quand, par exemple, il se réfère à leur menstruation ou discute avec Sophie de la nécessité et des possibilités de la contraception. Avec une fréquence remarquable, on tombe – à l'arrière-plan biographique des lettres – sur des interruptions de grossesse qui ne semblent pas toujours avoir un fondement purement médical. D'autre part, en tout cas pour son usage personnel,

1. Lampl-Int., p. I/14 sq. (« sérieux mystique ») ; MaF, p. 46 (« de ses hauteurs olympiennes ») ; 409-Soph (enceinte sans l'avoir voulu) ; 374-Max.

2. 7-Math, 166-Ernst, Freud 1927c, F/E, p. 553, 580 (absence d'illusions) ; 4-Math (« transfert ») ; 15-Math (réserves) ; *infra*, p. 125-128 (se porter engagé volontaire).

N° d'édition : L.01EHVN000148.N001
Dépôt légal : octobre 2012

